

Récits de vie

Pierre Hébert

Volume 17, Number 1 (49), Fall 1991

Louky Bersianik

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200950ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200950ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, P. (1991). Récits de vie. *Voix et Images*, 17(1), 149–152.
<https://doi.org/10.7202/200950ar>

Roman

Récits de vie

par Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

L'expression, convenons-en tout de suite, est ambiguë: «récit de vie» désigne habituellement une variante du genre autobiographique pouvant recourir à divers médias, afin de recréer le parcours d'une existence. Mais n'y aurait-il pas lieu, dans le cas de la fiction, de parler aussi de «récits de vie» en qualifiant ainsi ces œuvres dont le sujet est, justement, la vie d'un personnage dans ce qu'elle a tout à la fois de plus banal en même temps que de plus universel?

Le registre du «récit de vie» est alors celui de la simplicité, de la parole feutrée: tournant le dos aux tintamarres de l'Histoire, de la fresque ou de la saga, le héros est plutôt un être simple, en proie à toutes les vicissitudes de l'existence. Sa vie est une lutte contre le temps, et sa mort, la fin de tout.

Tout compte fait, le héros ordinaire du récit de vie est celui qui atteint le plus l'universel: car voilà bien le lot de l'immense majorité des mortels que naître, vivre puis mourir sans que cela n'affecte d'une poussière le parcours de l'humanité. C'est par compensation que nous avons fait des Rieux, Jean Valjean, Antigone, Ulysse, des héros universels car, au vrai héros universel, il n'arrive rien ou, du moins, rien d'exceptionnel.

Imaginons, à ce chapitre, deux mouvements possibles. Dans le premier cas, le récit de vie part du général pour atteindre le particulier. Son héros n'est pas clairement décrit et ses contours imprécis sont constitués en fait d'un ensemble de traits qui caractérisent l'être ordinaire. Dans le second cas, qui procède du particulier au général, c'est par un personnage bien circonscrit que s'étale le destin de l'être de tous les jours. **Les Temps qui courent**, de Louis Jacob¹, et **la Croix du Nord**, d'André Brochu², nous invitent en l'occurrence à lire la vie, dans sa normalité, c'est-à-dire comme *désastre raisonnable*³.

La faute aux avions

Un «désastre raisonnable»? Pire encore, dans **les Temps qui courent**: *un dégât gigantesque* (p. 114)! Ce roman de Louis Jacob est un récit d'anticipation qui raconte la vie de Bim, de sa naissance à sa mort, dans un contexte qui a toutes les apparences d'un univers post-nucléaire.

Le premier chapitre évoque la conception de Bim, et il s'agit du seul véritable moment heureux du texte: *Le lierre courait sur les pierres et les loups après les souris. Rien n'était inutile. [...] Un bel ordre régnait sur le monde à ce moment-là* (p. 10). Mais le temps comme facteur de désordre se chargera bien vite de fissurer cette harmonie mythique entre un être et l'univers qui l'entoure: premier rite de passage, la naissance de Bim le lance dans le temps, dans la destruction. Il se fabrique lentement une mémoire (et en plus une conscience qui isole et divise) qui se nourrit progressivement d'histoires de tristesse, comme il les désigne lui-même.

La ville de Bim n'est d'ailleurs pas de tout repos: elle est constamment survolée par des avions qui ne cessent d'y creuser des trous et qui terrorisent le pauvre enfant qui n'a pas encore quatre ans: *Le lit bougeait dangereusement, les murs s'écaillaient, la poussière de plâtre tombait et un bras passait sous mon cou tandis qu'un autre relevait mes jambes. [...] Cette nuit-là comme pour beaucoup d'autres à venir, j'avais rêvé que je ne rêvais pas.* (p. 36)

Heureusement qu'il y a Manoume et Panoume, ses parents, Zip et Zop, ses grands-parents et, surtout, Ninine, son amie. Et c'est avec elle que Bim décide de partir vers d'autres lieux plus vivables; après des années d'errance, ils se retrouvent, dans ce cheminement vers l'inconnu, vers l'espoir, dans une ville où ne semble avoir survécu qu'une bibliothèque dont les livres les plus récents datent de l'an 0054, celle-là même de la naissance de Bim. Ninine étant enceinte de Bim (qui a maintenant une vingtaine d'années), celui-ci se met à écrire, afin de léguer une mémoire à son enfant: voilà pourquoi l'avant-dernier chapitre, en 0075, est au présent. Mais l'environnement de Bim se dégrade, et il ne pourra laisser à son enfant, avant de mourir, que ce livre qu'il a écrit. Quant à la naissance de l'enfant, elle est racontée dans les mots mêmes de celle de Bim, au chapitre initial, si bien que *les Temps qui courent* se clôt sur cette circularité.

Ce récit de vie, celle de Bim, procède véritablement du général au particulier. Bim et les autres personnages sont des héros transindividuels dont la narration des épisodes successifs joue tout à la fois sur les difficultés de l'émergence d'une conscience dans le monde et sur l'aspect dégradé de cet univers. Le sujet du récit s'inscrit dans l'ontologie d'une vie personnelle et dans l'historicité des événements qui la déterminent. Les «temps qui courent» sont dès lors susceptibles d'être lus à deux niveaux, celui du temps qui, au-delà des accidents de la vie, épelle les lois inéluctables du parcours fatal de toute existence, et celui de cet autre temps, lié aux circonstances de l'histoire, dont l'œuvre destructrice est causée par les avions:

Dans la vie des amants

Rien ne tourne rond

Quand font les avions ce vent. (p. 32)

L'histoire de Bim aux prises avec le temps, dont les allures d'anticipation ne doivent pas faire écran à son actualité, est un court récit intense, ingénieusement construit, éminemment vrai. Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement; décrétrait Josime à la fin de *Menaud*; mais ici, c'est tout le récit de Louis Jacob qui est un avertissement dont l'enjeu transcende tous les nationalismes.

Éloge de la niaiserie

Raoul Bolduc, quarante-cinq ans, est le héros de *la Croix du Nord*, d'André Brochu. Le héros? C'est bien le fait, et ce seul fait, que le récit soit organisé par lui qui lui mérite cette caractérisation. Car, pour le reste, Raoul Bolduc est un être dont la vie n'a été que banalité ou, pire encore, objet de dérision. D'entrée de jeu, ce nouveau Jean-Baptiste Clamence se confesse à ses lecteurs:

On s'est toujours moqué abondamment de moi. Pourtant, on me fait une réputation d'intelligence. À quoi tient-elle? Surtout, sans doute, à mes silences. On me demande mon avis sur une question du jour et je hausse légèrement les épaules, légèrement, tandis que l'absence d'idées fait son clapotis dans ma tête. (p. 12)

Silence des intellectuels, celui qu'a si bien décrit Marc Henry Soulet⁴.

Raoul songe qu'il lui faudrait emplir sa vie d'un événement, *rien qu'un, une bonne fois* (p. 22). Et il l'aura! Rendu à Old Orchard pour des vacances familiales, il rencontre Daniel Aucher, un vieil ami qu'il n'a pas revu depuis une quinzaine d'années et qu'il invite à venir prendre l'apéro. Un peu plus tard au motel, Raoul est en train de préparer les verres dans la cuisine pendant que son épouse, Yvette, fait la conversation à Daniel. Raoul revient ensuite les rejoindre, et voilà que se produit l'événement qui fera basculer sa vie: *Ma femme est à genoux entre ses jambes et elle suce un épouvantable morceau de chair, tout en me regardant. Mes mains se brisent et le plateau tombe par terre. (p. 45)*

De là, ce n'est pas seulement le volet conjugal de sa vie qui s'effondre: c'est l'existence tout entière de Raoul qui est remise en cause, existence passée, présente et même à venir. À cet égard, il faut lire et relire la séquence pénultième des quatre «Présences impresses», quatre femmes imaginaires qui hantent la vie du personnage avant son suicide. Tour à tour, ces quatre figures du temps, passé, présent, futur et l'uchronie, conduisent Raoul directement à la folie, à la mort. Il est question de Nelligan dans *la Croix du Nord*, explicitement ou par l'image de la carène, image maritime et féminine: Raoul ne pouvait que sombrer dans l'abîme...

Ce remarquable récit d'André Brochu, très dense, est aussi lourd à porter, si on le lit en s'y engageant véritablement: Raoul Bolduc, cet

homme ordinaire au nom ordinaire, porte sur ses épaules tout le poids de la conscience, de la raison. Il est en effet trop frêle, ce roseau, devant tant de questions sur un destin auquel, on le sent, il a déjà voulu arracher des réponses. Mais toute sa vie, «chapelet de fautes», est agonie comme, justement, ce personnage (professeur lui aussi) du court récit de Jacques Brault⁵. C'est ainsi que ce récit d'une vie devient récit de vie, car cette métaphysique en image conduit irréductiblement à dégager la constante lourdeur qui pose sur les épaules de chaque être: *Je ne connais pas — encore — la vie extra-terrestre, dit Raoul, mais je ne serais pas surpris d'y rencontrer beaucoup d'hominidés, aussi crucifiants, aussi crucifiés que ceux de ma planète.* (p. 102) En définitive, ainsi que me le disait quelqu'un récemment, nous sommes tous des Christ.

*
* *

Des romans comme *les Temps qui courent*, *la Croix du Nord* ou encore *les Murs de brique*⁶ posent, à travers le point de vue d'un personnage, la question du « lieu de l'homme », mais au-delà du culturel ou du sociologique: conscience exilée, malheureuse, errante, le personnage cherche l'ailleurs, la mort, ou encore il se construit une maison-symbole qui ne résistera pas à la vie. Dans ces récits, chaque personnage essaie de surmonter le temps en accédant à un espace d'illumination, de transfiguration: Lucie va à Assise⁷, le personnage d'*Agonie*, au Népal⁸. Nous sommes tous des Christ? Ou peut-être aussi sommes-nous *tous des clochards, à un niveau profond de notre être. Nous sommes tous plus ou moins abandonnés*⁹.

-
- 1 Louis Jacob, *les Temps qui courent*, Montréal, l'Hexagone, 1990, 145 p.
 - 2 André Brochu, *la Croix du Nord*, Montréal, XYZ, 1991, 113 p. (Novella).
 - 3 *Ibid.*, p. 13.
 - 4 Marc Henry Soulet, *le Silence des intellectuels*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987.
 - 5 Jacques Brault, *Agonie*, Montréal, Boréal Express, 1985.
 - 6 J. Gagnon, *les Murs de brique*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 191 p. (Littérature d'Amérique).
 - 7 Fernand Ouellette, *Lucie ou un midi en novembre*, Montréal, Boréal Express, 1985.
 - 8 Un Népal fictif ou imaginaire, dans ce cas.
 - 9 Jacques Brault, «La littérature est en train de disparaître», *le Devoir*, 25 mai 1991, p. D-3.